

royaliste



BI-MENSUEL

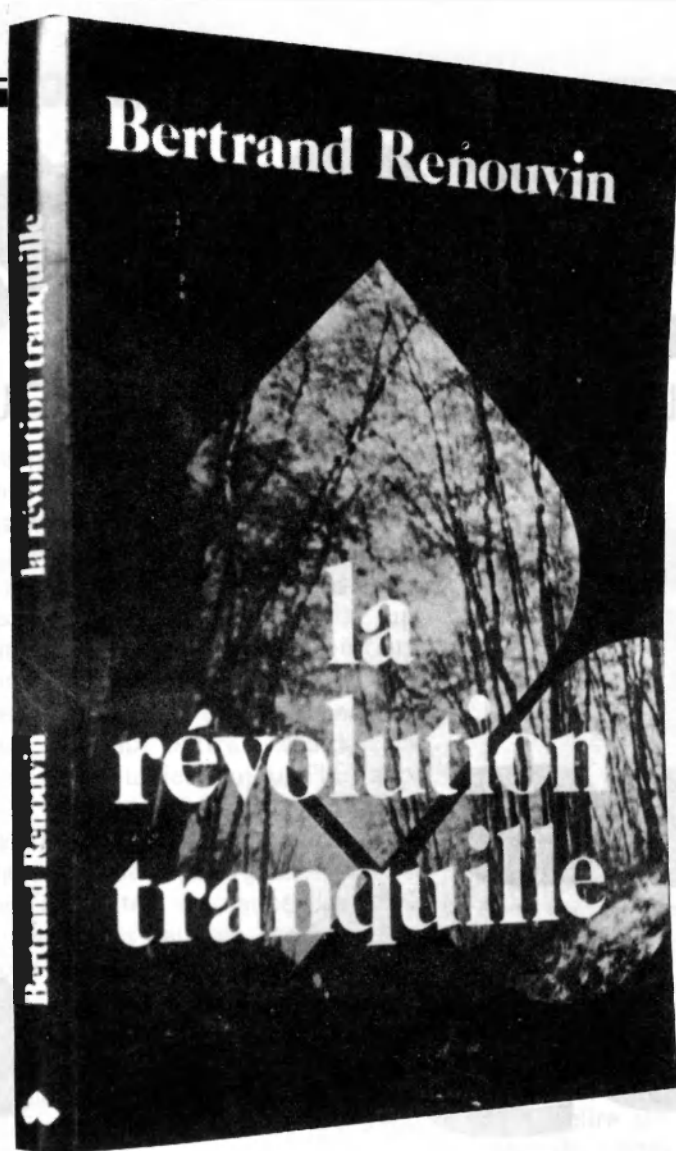
DIRECTEUR POLITIQUE BERTRAND RENOUVIN

dix ans d'action royaliste :

ils nous jugent



M 2242 - 337 - 4,5 F 7 MAI AU 20 MAI 1981 - 11ème année - N° 337 - 4,50 F



«LA RÉVOLUTION TRANQUILLE». Enfants perdus de Mai 68, orphelins du gaullisme, ou spectateurs déçus par les discours de la «bande des quatre», allons-nous accepter la prétendue fatalité de la crise et consentir au totalitarisme insidieux qui s'installe ? Autre chose est possible, si la politique est repensée, si le pouvoir est libéré des puissances capitalistes et placé au-delà des intérêts partisans : c'est une légitimité révolutionnaire qu'il faut instaurer, si nous voulons répondre à l'exigence commune de justice. «La Révolution tranquille» dit comment rompre avec l'impérialisme économique fauteur de chômage et d'inflation, et comment détruire la logique de l'inégalité. C'est à partir de cette instauration politique et de ces ruptures nécessaires qu'il sera possible d'imaginer autre chose : par la révolution régionale, par une nouvelle politique économique, et par la définition d'une nouvelle citoyenneté. En publiant leur premier manifeste, les royalistes veulent montrer le chemin d'une révolution anti-totalitaire, tranquille dans le choix de ses moyens, lucide par son sens des limites, mais vraiment porteuse de justice et de liberté.

BON DE COMMANDE

Nom : Prénom :

Adresse :

.....

.....

commande exemplaires de «La révolution tranquille» et verse pour cela F ci-joint à l'ordre de «Royaliste», CCP 18 104 06 N Paris.

Tarif (frais de port compris) : 1 exemplaire : 44 F, 3 exemplaires : 99 F, 5 exemplaires : 155 F, 10 exemplaires : 215 F.

SOLIDARITÉ

Jusqu'au dernier moment j'avais espéré voir aux J.O. mentionner votre candidature à l'élection présidentielle. Permettez-moi d'exprimer en ma qualité d'électeur toute ma révolte devant le procédé coercitif. Les 500 parrainages et les agissements des partis politiques qui de manière antidémocratique ont donné des consignes à leurs élus, afin de barrer la voie aux «petits candidats»... Alors que la constitution prévoit que chaque citoyen est libre de s'exprimer publiquement et de manifester ses idées.

Considérant que je ne suis pas le seul à m'indigner de ce manque de démocratie et du non respect de l'esprit et de la lettre de la Constitution, je vous adresse, ainsi qu'à vos amis l'expression de mon entière solidarité.

Abdelkader LARADJI (Caen)

RÉVOLUTION TRANQUILLE

J'ai été agréablement surprise et très touchée que vous ayez songé à dédicacer mon exemplaire de «La Révolution tranquille». Croyez bien que j'apporterai toujours à l'action royaliste - que vos amis et vous animez avec tant d'abnégation- le soutien que je pourrai, en regrettant de ne pas être à même de faire beaucoup plus.

Je devine la déception qu'à pu vous causer l'échec injuste de votre candidature, échec dû uniquement à des tracasseries indignes. Pour ma part j'en ai ressenti un grand désarroi. Mais ce n'est que partie remise. Il y a maintenant 133 ans que la France a rompu avec la tradition monarchique. C'est long, et c'est s'atteler à une besogne bien ardue que de la faire renouer avec cette tradition. La N.A.R. a accepté cette tâche; le courage et la foi ne doivent pas lui faire défaut.

Mme J. V. (Belgique)

royaliste

17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris
Téléphone : 297.42.57.

CCP Royaliste 18 104 06 N Paris

Changement d'adresse : joindre la dernière bande d'abonnement et 4 F en timbres pour les frais.

Les illustrations et les photos de ce numéro ont été fournies par le groupe audiovisuel et sont la propriété du journal.

Directeur de la publication : Y. Aumont
imprimé en France - Diffusion NMPP
N° de commission paritaire 51700.

NATION FRANÇAISE

Que le premier ministre, sur l'instruction de Giscard lui-même, ait demandé un rapport sur ce sujet est significatif. M. Gabriel Oheix, conseiller d'Etat, a présidé un groupe de travail; le rapport qui porte son nom, publié au mois de mars dernier, ne dresse pas un tableau de la pauvreté en France. Prudemment, il se contente de renvoyer dos à dos libéralisme et socialisme et constate que «l'excès de bureaucratie secrète la pauvreté».

Néanmoins, à travers les mesures techniques qui sont proposées dans le domaine de l'aide sociale, de l'éducation, de l'emploi ou du logement, on devine que «l'Etat providence» est bien pingre pour les démunis.

Le rapport Oheix constate que «le système social français est quasi parfait... si vous satisfaites les fantasmes des fonctionnaires moyens». Les déficiences des services d'aide sociale, les dossiers bloqués pour des brouilles, sont plus nombreux que l'on pense et jettent dans la misère des hommes et des femmes qui n'ont pas même de quoi se nourrir normalement. **Car on a encore faim et froid dans la France de 1981.**

Une enquête publiée par **Le Monde*** évalue à **2 millions** le nombre de personnes constituant ce «quart-monde» qui n'a pas de quoi vivre décemment (ne parlons même pas du SMIC !). Qui sont les membres de ce sous-prolétariat ? Des femmes seules avec leurs enfants (quand elles ont pu les garder), des vieillards, des chômeurs, des immigrés, des handicapés... Deux cent mille enfants sont actuellement placés par les services de l'aide sociale à l'enfance parce que leurs parents ne peuvent subvenir à leurs besoins les plus élémentaires. Lors d'une distribution de pommes par le Secours Populaire de Lille, 1000 personnes ont fait la queue, dans le froid, pour recevoir cinq kilos de fruits.

Et la «crise économique» aggrave ce phénomène. Depuis **1978**, tous les organismes comme le Secours Catholique, le Secours Populaire, les Petits Frères des Pauvres, l'Armée du Salut... enregistrent une **montée des appels de détresse**. De **1979** à **1980**, le Secours Catholique de Paris a vu ces appels augmenter de **49%**, celui d'Epinal de **60%** (à lui seul, ce dernier détient **3000** fiches). Le nombre de loyers impayés constitue un autre signe. Le Secours Po-

La France est un pays riche; mais en cette période électorale, il est bon de se rappeler que nombreux sont encore ceux qui y vivent dans la misère la plus noire.



la france pauvre

pulaire signalait en novembre 1980, 7216 retards de paiement dans le patrimoine HLM de la Communauté urbaine de Lille (soit 45,1% du «parc»).

Quels sont les secteurs incriminés ?

- **L'Éducation nationale**, car la pauvreté culturelle va de pair avec la pauvreté matérielle. Le mouvement Aide à Toute Détresse/Quart Monde s'est senti contraint de lancer une campagne contre l'analphabétisme. En 1981, plusieurs milliers de jeunes sortirent,

à 16 ans, des classes pré-professionnelles sans maîtriser la lecture et l'écriture. Selon le Père Wresinski «L'Éducation nationale ne se sent pas responsable de ces enfants-là... On les dirige dans des impasses scolaires...»

- **Le secteur hospitalier** auquel échappent ceux dont le handicap est trop faible pour répondre à une norme officielle. Ce secteur est mal adapté aux besoins : l'hospitalisation est souvent une solution de facilité car les soins à domicile sont insuffisamment assurés. Selon une responsable de l'aide ménagère «humainement, c'est navrant; financièrement c'est aberrant; mais il est vrai qu'une maison de retraite ça s'inaugure...»

- **Le logement** : malgré les efforts réalisés pour supprimer les bidonvilles, des travailleurs immigrés vivent encore, par exemple, dans des blockhaus humides (dans l'Oise). L'Office public HLM de Roubaix constate «qu'aucun rai-

sonnement social sur l'équilibre des groupes n'a présidé aux réformes du logement, d'où des phénomènes de ségrégation qu'on découvre aujourd'hui.» Dans la meilleure des hypothèses, on espère en effet qu'aucun raisonnement social n'est à la base des choix qui président à l'actuelle politique du logement. Quant au Parti communiste, il résoud ces problèmes comme l'on sait... au bulldozer. L'emploi : **l'augmentation incessante du nombre de chômeurs constitue une circonstance aggravante.** Mais d'après **Le Monde**, il est frappant de constater que «tous les observateurs de la vie sociale rencontrés sur cette route de la pauvreté dénoncent les effets de l'intérim qui précarise les individus». Le responsable du Secours Populaire de Lille a recensé 214 maisons d'intérim dans la région Nord-Pas-de-Calais !

Il n'est pas humainement admissible qu'une Nation aussi riche que la nôtre rejette autant de laissés-pour-compte de la société de consommation. Ces femmes et ces hommes, nous les côtoyons chaque jour, le plus souvent sans le savoir. Nous nous devons de penser à eux dans nos choix politiques, et notamment au moment de glisser un bulletin dans l'urne. Voici ce que le rapport Oheix ne nous dit pas : la pauvreté, ce n'est pas seulement, mais en partie le résultat d'une politique.

Alain SOLARI

* Le Monde, du 3 au 6 mars.



cette guerre qu'on avait oubliée

On croyait avoir oublié le problème irlandais; un prisonnier mourant de faim dans les geôles britanniques a brusquement cristallisé toutes les passions et toutes les haines d'Ulster. La guerre existe toujours en Europe : la plus atroce des guerres, la guerre civile, qui risque à nouveau de déchirer l'Irlande du Nord.

Certes, la détermination de Londres depuis 1976, de ne plus accorder le statut de prisonnier politique aux «criminels» de l'IRA n'avait bien évidemment jamais été acceptée par l'opinion publique catholique irlandaise. Le fait qu'elle puisse aujourd'hui provoquer une explosion de violence montre clairement que la situation de l'Ulster est dans l'impasse. On avait espéré un moment que la population se lasse de ces luttes sanglantes et incessantes; le Mouvement des femmes pour la paix paraissait être l'expression de ce dégoût. Mais des siècles d'exploitation et de rancunes, des dizaines d'années de lutte ne s'effacent pas si facilement. Les quelques gestes d'apaisement de la part du gouvernement britannique ont été accueillis dans l'indifférence ou le mépris par les catholiques et les républicains et dans la colère par les autres. Telle est aujourd'hui la position de Londres : ressenti par les uns comme l'occupant, par les autres comme le traître à la cause unioniste. Et l'on sait que la partie la plus dure du parti protestant songe maintenant à un avenir politique d'où le Royaume-Uni est singulièrement absent. Une sorte d'Afrique du Sud septentrionale...

Quel peut être l'avenir de ce conflit ? Les trois parties en présence ont des positions qui, lorsqu'elles ne sont pas vagues, sont inconciliables. Londres est au pied du mur, partagé entre le désir de régler au plus vite cette question qui empoi-

sonne la vie politique et nuit à l'image de marque de la Grande-Bretagne à l'étranger et soumis aux pressions des unionistes et des conservateurs. L'IRA et sa branche politique Sinn Féin recherchent la réunification de l'Irlande. Ses buts sont patriotiques mais aussi idéologiques.

Quant au gouvernement de la république d'Eire, sa position est entre toutes la plus difficile; sa collaboration avec les Britanniques en vue de trouver une solution au problème de l'Ulster ne peut lui faire oublier que l'IRA a la sympathie de la population et que ce facteur peut avoir une incidence, le mois prochain, sur les élections renouvelant le parlement de Dublin.

Liés autant par leurs intérêts que par leurs passions, les protagonistes se contentent donc de se préparer à une nouvelle explosion. A l'arrière-plan la question religieuse ne contribue pas, au contraire, à rendre l'examen de la situation plus objectif. Et pourtant le conflit nord-irlandais, lutte de libération nationale, combat nationaliste, lutte de classes, n'est pas une guerre de religions.

Le poète disait que Dieu avait créé les Gaëls d'Irlande fous, car leurs guerres étaient joyeuses et leurs chansons tristes; on ne sait ce qu'il en est des chants, mais rarement les jeux des enfants de Belfast ont paru aussi mornes et désespérés.

René ADRIER

1^{er} tour :

la double sanction

Depuis l'élection du Président de la République au suffrage universel, le candidat arrivé en tête au premier tour n'a jamais réalisé un score aussi médiocre que celui de Valéry Giscard d'Estaing cette fois-ci. Si on compare avec le scrutin de 1965 où le général de Gaulle obtenait plus de 44% des suffrages et bénéficiait lui aussi de la « prime au sortant » et même par rapport au pourcentage réalisé par Georges Pompidou en 1969 (44, 46%) et par le candidat Giscard en 1974 (32,60%), les 28% obtenus par le candidat sortant sont la preuve que les électeurs dans leur

de la France de la scène internationale.

L'électorat chiraquien dont la composition sociologique (1) diffère peu de celle du président sortant et qui a perdu dans une large mesure les couches populaires fidélisées par le général de Gaulle depuis 1958, abandonnera difficilement la défense de ses intérêts corporatistes et économiques malgré les dures attaques menées par son chef de file.

CROYANTS ET JACOBINS

« Fracture historique », « tournant décisif » ou « souhait giscardien exaucé », les bons mots n'ont



écrasante majorité considéraient que le bilan du septennat qui s'achève était négatif.

Pourtant tout a été fait lors de la campagne par l'état-major giscardien et par le candidat lui-même pour expliquer qu'il s'agissait non pas de reconduire la même politique pour sept ans encore mais de « s'engager dans un septennat nouveau ». Le premier ministre, Raymond Barre, devait d'ailleurs faire les frais de cette opération de camouflage alors qu'il n'avait cessé de répéter que la politique qu'il menait en accord avec le chef de l'Etat était la seule possible et efficace.

Désaveu qui explique notamment le score du challenger majoritaire. Ce dernier a su récupérer le mécontentement d'un électorat désorienté par la politique de complaisance à l'égard des deux supers-grands et par l'effacement

pas manqué, pour qualifier le recul certain du Parti communiste. Rappelons ici ce que Philippe Robrieux nous confiait au mois de mars dernier (2) alors qu'il prévoyait avec clairvoyance un score communiste de 15 ou 17% :

« A cet échec il y a plusieurs raisons, il ne faut pas oublier que l'électorat du Parti peut se diviser en trois composantes : celle des « croyants », qui vote pour la révolution communiste, celle des « jacobins » qui vote pour le parti le plus à gauche et celle qui vote le parti qui défend le mieux ses intérêts matériels de classe. »

Lors de cette élection il semble que seuls les deux premières tranches se soient retrouvées sur le nom de Georges Marchais. Dès le soir des résultats, Pierre Juquin, membre du Bureau Politique, n'hésita pas à employer le terme de « militants révolutionnaires » pour caractériser les communistes et parla à plusieurs reprises d'un électorat « particulièrement conscient de son choix, particulièrement éclairé. »

Nul doute que les électeurs qui se sont portés sur le nom du candidat communiste malgré l'Afghanistan et la Pologne, malgré le tournant à 180° sur la question des travailleurs immigrés et malgré enfin les polémiques constantes avec le Parti Socialiste, peuvent être assimilés sans se tromper trop lourdement aux deux premiers cercles des « croyants » et des « jacobins » dont parlait Philippe Robrieux. Le souci de voter utile dès le premier tour n'a touché en fait que les électeurs qui tout en souhaitant la défaite de Giscard, croient pouvoir obtenir des améliorations matérielles immédiates dans l'hypothèse d'une victoire de François Mitterrand.

S'il fallait toutefois une voix discordante dans le concert des commentateurs qui affirment voir là un déclin du Parti communiste, nous soulignons ici que l'existence d'un noyau dur de plus de 15% du corps électoral démontre malgré tout la persistance d'un courant auquel on peut rajouter les voix trotskistes à forte motivation idéologique qui quels que soient les retournements d'alliance et les modifications stratégiques bru-

tales persiste avec entêtement dans la voie du « tout ou rien ».

En prenant lors de cette élection des positions maximalistes, le P.C. a montré par l'absurde qu'il fallait compter avec lui et avec la détermination inconditionnelle de ses fidèles. Les conséquences au niveau des revendications sociales et de l'agitation ouvrière en cas de victoire de la gauche pourraient bien en être l'illustration.

LA VOIE DES ILLUSIONS

Le vote utile dès les premier tour ne doit pas cacher non plus l'intoxication entretenue par les média officiels bien avant que les candidats se soient déclarés. Intoxication sur la fatalité d'un affrontement Giscard-Mitterrand au second tour. Intoxication qui a exercé une pré-sélection partisane et réductrice. Les grands moyens d'information ont accredité l'idée que la campagne du premier tour n'était qu'un simple tour de piste pour les deux « super-grands » et une récréation -certes instructive- pour les « autres ». La démocratie était sauve mais les choses vraiment sérieuses, le fameux

« choix de société » n'apparaîtrait vraiment qu'après le 26 avril.

Curieux mimétisme qui assimilerait ce premier tour à des « primaires » américaines et qui en dit long sur le niveau de subtilité politique de nos directeurs de conscience de l'information.

De fait donc, les deux super-grands n'ont rien dit, faisant confiance l'un comme l'autre à leur « responsabilité supposée » et à leur capacité présumée à gouverner. Pour l'un tout se résume au miracle du septennat nouveau, pour l'autre à « l'Etat de grâce ». Le flou et les illusions ont persuadé peu à peu les électeurs que le choix n'était plus affaire de programmes, d'engagements solennels ou même de volonté politique affirmée mais de « vertus cachées » nimbées de bonnes intentions.

FÉMINISME

Les ralliements du premier tour auront réservé bien des surprises. Ainsi, alors que pour la première fois les électeurs et les électrices pouvaient choisir entre trois candidates, le Mouvement de Libération de la Femme a fait campagne dès le premier tour par voie d'affiches, de déclarations et de meetings pour François Mitterrand exclusivement. « La voie de la raison », ont expliqué les dirigeantes du mouvement qui ne faisait guère parler de lui depuis quelques années. La voix de la raison ou le maroquin de Monique Pelletier ?

Et cette autre France ? Cette autre France qui ne se nourrissait pas de promesses vagues et qui affirmait par delà sa diversité, des vérités gênantes pour les « grands vertueux ». Augmentant légèrement le score obtenu lors des élections européennes de 1979, malgré les conditions implacables de présentation, le poids de l'argent et les manœuvres de grands pour s'approprier leurs suffrages, malgré enfin l'absence dommageable pour la liberté d'au moins trois familles politiques, elle a donné une leçon de plus à ceux qui voudraient faire taire ces différences une bonne fois pour toutes.

Mais son combat dispersé, dans lequel les royalistes prennent leur place, toute leur place, ne s'arrête pas au lendemain d'une élection présidentielle fut-elle capitale pour l'avenir.

Ce combat est celui du quotidien puisqu'il pose comme préalable précisément que les citoyens eux-mêmes puissent organiser jour après jour leur propre destin.

François MOULIN

(1) Le Monde du 16 avril 1981.

(2) Royaliste numéro 333, mars 81.

Urs Von Balthasar. Une parole singulière dans le déluge verbal actuel. La très grande culture. Le Père de Lubac a même écrit de son confrère théologien qu'il était l'homme le plus cultivé de son temps. Mieux encore : Balthasar est théologien de la grande espèce, c'est à dire de la race de ceux qui se veulent intégralement fidèles à l'objet de leur étude. Ce n'est pas si commun a fortiori lorsque ce théologien a derrière lui une œuvre immense, et qu'il a même renoué avec la grande tradition de la somme.

Les éditions Aubier nous offrent un volume de plus de «la Gloire et la Croix», cette somme dogmatique, l'unique de notre aujourd'hui et qui entend nous faire entrer dans la connaissance de Dieu sur les chemins de la beauté. Cela ne devrait pas être une nouveauté pour nous. C'en est une pour deux raisons. Nous sommes habitués à considérer Dieu comme maître de vérité et dispensateur de la loi, assez peu comme beauté absolue. Pourtant la gloire dont nous parle le psalmiste n'est rien d'autre que ce rayonnement dont tout éclat terrestre n'est que la faible analogie. La seconde raison tient à ce fait que la beauté ne va pas de soi aujourd'hui.

Evidemment, elle est là toujours dans la création et personne ne peut avoir le front de la nier. Et pourtant, l'art moderne l'a radicalement mise en cause. Nous ne sommes pas prêts de sortir de l'ère de la destruction des formes. Détruire pour retrouver la figure, disait Artaud, à qui il arrivait de l'identifier au Christ. Et c'est bien le fond des choses. Mais il y faut une sorte d'héroïsme dont le même Artaud, Nietzsche et Rimbaud demeurent les modèles. La crise des formes n'est rien d'autre que métaphysique. J'y vois personnellement une chance pour la beauté qui redevient ainsi le prix d'un combat, d'une quête déchirante. Elle apparaît alors aube d'apocalypse, tandis que la voie des lumières, celle de la sagesse est occultée pour beaucoup, celle des biens messianiques trop mêlée a des espoirs illusoire, hier trop choyés, aujourd'hui moqués.

Si la recherche est si éperdue, elle n'est pas sans indices, mais la dévorante ne s'y tient pas. Plus qu'à d'autres époques où elle est évidence pure, «elle fait danser le sang» comme dit Hopkins, cher à Balthasar, dans un de ses poèmes. Le zèle ardent qu'elle suscite s'applique moins à ce qui est qu'à ce qui est hors de prise. «Mais quel accueil faire à beauté ?» dit encore le poète : «Tout simple : reconnais, recueille / En ton cœur ce doux don du ciel; puis laisse, laisse-le tranquille, / Sauf à lui souhaiter de Dieu la beauté suprême, la grâce.» Justement faute de l'accueillir don, elle n'est aucune tranquillité, elle n'est que requête furieuse d'apocalypse.

Mais cela ne va pas contre l'effort de Balthasar. Au contraire, il n'est que plus urgent : rendre espoir et lumière à ce qui risque de verser au désespoir et à la folie. Dans le mouvement de la forme qui se nie, de la figure qui s'abolit, il y a aussi cette réalité christique de la kénose : «Car c'est justement dans la nuit de la croix, à l'heure où toute forme connaissable disparaît dans le néant de toute figure et de toute représentation, que surgit, selon l'Ecriture, la lumière, l'éclat, où tout se décide de la gloire de Dieu.» L'esthétique chrétienne ne saurait abolir la croix. Ce serait évidemment impie, mais

la gloire et la croix

aussi, incompréhensible. La grande poésie et l'art préchrétien et classique ne songent pas un instant à faire l'impasse sur l'abîme du néant et de la mort. Ulysse est déjà l'homme des douleurs et chaque héros du drame antique est le témoin du déchirement et de l'abaissement de notre condition. Il appelle pourtant à un nouvel éclat. La figure humaine y apparaît comme une représentation «contractée» de l'absolu, elle rayonne de l'être dans son entier. En langage religieux, et l'art ici baigne dans la religion, l'homme se découvre dans la lumière de Dieu. Comment la révélation biblique et chrétienne où Dieu assume la figure humaine ne se sentirait-elle pas en accord avec toute cette pensée antique ?

Balthasar n'est pas de ceux qui voudraient délier la foi de la culture, rayer les trésors anthropologiques de l'histoire. La dogmatique chrétienne est en relation constante avec la figure de l'homme présente dans le mythe, le tragique, le religieux antique.

A cet égard, on peut se louer de la parution de ce tome de *La Gloire et la Croix* tout entier consacré à la culture classique et païenne où Balthasar discerne les fondations de son esthétique chrétienne. Elle intervient à un moment où Alain de Benoist par exemple (dans son dernier livre *Comment peut-on être païen aujourd'hui* chez Albin Michel) voudrait établir une totale contradiction entre cette culture et le christianisme. Elle n'accepte pas non plus l'antinomie d'une autre école qui pourrait se réclamer du Chestor d'Athènes et Jérusalem. L'opposition du poly- et du monothéisme, en particulier, n'y apparaît pas comme la difficulté insurmontable. *«La divinité, partagée entre les prières des hommes par les tragiques contradictions du monde-division qu'expriment les rapports personnels de chaque dieu avec son ou ses protégés -et en même temps élevée, par une décision insondable, au-dessus de ces contradictions qu'elle maîtrise, tel est le vrai sujet que traite l'auteur de l'Iliade.»*

Cette étude d'une belle précision dans l'érudition -qui parcourt tout l'itinéraire d'Homère à Virgile et à Plotin, nous convainc que le prétendu néopaganisme s'apparente plus à une gnose de basse époque qu'au grand soleil de l'hellénisme. Celui-ci s'épanouit d'abord dans le mythe, le tragique, puis la philosophie où «la gloire» est en grand risque de s'évanouir au profit du «beau» qui est objet d'un savoir. Là où il y avait l'élan d'un cœur imprudent, la

raison s'instaure qui «veut s'assurer elle-même de la vraie valeur de son élan vers la transcendance de l'être». L'adoration et la prière sont mises entre parenthèses. C'est le ton de l'assaut, que l'homme tente de livrer à l'Olympe, ici la hautaine fureur, là la sereine ironie. Une sagesse se dessine avec ses possibles dérapages d'une harmonie, d'une simple mesure.

La «religion» tentera de réunir le mythe et la philosophie, et l'un et l'autre s'appellent pour la construction d'une arche, entre eux, inachevée. Mais, tandis que Rome unifie le monde, le mythe s'épuise, les dieux au Panthéon s'entr'effacent. La figure laisse place à la beauté cosmique. On «copie» les archétypes d'un monde disparu. C'est alors que fleurit la gnose, tentative mystique souvent exaltée mais elle n'est que fantasmagorie. Pourtant dans ce magma, un poète et un philosophe vont se détacher, Virgile et Plotin.

«Comment est-il donc arrivé que cette Rome dure, belliqueuse, calculatrice, ait deviné aussitôt comme son génie ce Virgile tendre, utopique, ne songeant qu'à la paix et qu'elle l'ait joyeusement célébré comme seuls des empereurs pouvaient l'être ? En Virgile, le fleuve apparaît subitement qui du mythe, le déverse dans la révélation.» C'est tout naturellement que Constantin ouvre le Concile de Nicée en lisant la quatrième églogue, c'est non moins naturellement que le Moyen Age chrétien placera à côté de la Bible, le poète de l'Adventus. C'est qu'il y a là un accent nouveau, un amour pur, un esprit chevaleresque, un retour à l'éclat des choses créées. Ainsi le regard sur la nature n'aboutit pas à son culte élémentaire. L'homme des champs est à la peine et si l'action de grâces peut jaillir de la fécondité de la terre, la mélancolie sans cesse affleure dans le monde animal. Et puis affleure dans le mythe de la nature une nostalgie d'immortalité, un oui à la vie *«qui répond au suprême oui, très, très doux, de l'être.»* Et puis il y a cet enfant, à naître, il y a Rome, non sans ressemblance avec Jérusalem pour un avenir eschatologique. C'est le point de vue de l'espérance. Il y a enfin la mission du héros virgilien, caractérisée par l'obéissance, la sollicitude divine mais aussi cette gloire qui rayonne dans l'humiliation.

Plotin clôt le monde antique définitivement et l'offre au monde nouveau. Philosophe, il dépasse la philosophie en rassemblant en elle toutes les valeurs du mythe et de la religion. Ce n'est pas syncrétisme mais retour à l'unité originelle. A travers le monde et son éclat brille un esprit éternel qui en son sommet recèle un mystère à la fois omniprésent et inaccessible. La théologie chrétienne recevra beaucoup de ce penseur dont l'esthétique reste ouverte à un rayonnement que la philosophie moderne ignore. Avec cette antiquité-là, la révélation chrétienne se trouvera en relation naturelle d'amitié, même si un contenu nouveau donnera enfin à la gloire son alpha et son oméga, sa véritable origine et sa consécration inouïe.

Gérard LECLERC

Hans Urs Von Balthasar : *La Gloire et la Croix*, le domaine de la métaphysique - Aubier.

Gérard Manley Hopkins : *Poèmes* (choix et traduction de Pierre Leyris) - Le Seuil.

la n.a.r. vue par 5 écrivains

Engagés comme nous l'étions dans la bataille présidentielle, nous n'avons guère eu le temps de songer à notre dixième anniversaire. Cela vaut mieux ainsi. Les commémorations se ressemblent toutes : sourires attendris, récits nostalgiques - déjà le « bon vieux temps » - bilans un rien complaisants. Nous avons, en ce moment, bien d'autres choses à faire. Et si, lors de notre congrès, nous jetterons un coup d'œil sur le chemin parcouru, nous aurons surtout à réfléchir sur notre situation présente et sur notre avenir. Cela sans nous bercer d'illusions.

Un doute demeure cependant : nous voyons-nous tels que nous sommes ? Allons plus loin : ce combat que nous menons quotidiennement, ne risquons-nous pas de le mener pour lui-même, par orgueil, par plaisir ou pour toute autre raison très éloignée de ce qui nous a, à l'origine, rassemblés ? Alors l'idée nous est venue de demander à des amis proches ce qu'ils pensaient de notre entreprise, et comment ils envisageaient notre avenir. Ces questions étaient accompagnées d'une seule recommandation : qu'ils ne cherchent surtout pas à nous faire plaisir !

Nous publions dans ce numéro les premières lettres reçues. Les lecteurs de «Royaliste» connaissent trop Pierre Boutang, Philippe de Saint Robert, Luc de Goustine, Henry Montaignu et Olivier Germain-Thomas, pour que nous les présentions à nouveau : tous ont participé à nos Journées Royalistes, tous nous ont accordé des entretiens ou donné des articles. Ils ne partagent pas l'ensemble de nos analyses, ils ne sont pas tous royalistes, ils appartiennent à des familles politiques différentes et n'ont pas suivi les mêmes chemins. Nos lecteurs découvriront ce qui les rend proches de nous et pourquoi nous prenons toujours soin de les écouter. Ils devineront peut-être aussi pourquoi ceux qui nous écrivent ainsi sont devenus, dès la première rencontre, de véritables amis.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, de nouvelles lettres où l'on retrouvera la même diversité, et d'autres libres jugements. Un seul manquera, qui était près de nous, qui aurait dû être aujourd'hui parmi nous. Oui, Maurice Clavel, rencontré au tout début de notre action, et qui nous a quitté brutalement il y a deux ans. «J'ai presque fini, et vous ?» nous dit-il un jour. Nous ne la savions pas si proche, cette fin qu'il nous annonçait. Et nous, nous n'avons pas fini. Il aurait tant à nous dire ! Jamais nous ne nous habituerons à son absence.

B.R.



Vous voulez bien me demander, en ce lendemain de premier tour de l'élection présidentielle, qui marque aussi le douzième anniversaire du départ volontaire du général de Gaulle, ce que je ressens à l'endroit de votre entreprise et de votre témoignage. Cette quête, je suppose, ne doit pas être étrangère à la déception que vous venez d'éprouver pour n'avoir pu, comme en 1974, obtenir les parrainages nécessaires à être présent

**philippe de
saint robert :**

*«maintenir
une tradition,
et la vie dans
les débats de
notre temps»*

dans la compétition pour la magistrature suprême. Il est vrai que certains trouvaient paradoxal qu'un homme se réclamant de la pensée monarchiste puisse faire acte de candidature à la présidence de la République. C'était méconnaître deux choses. D'abord vos véritables intentions, qui sont de maintenir à tout prix la permanence d'une tradition, et sa vie, dans les grands débats de notre temps. Ensuite, c'était méconnaître le sens même de l'élection à l'origine de la tradition capétienne. Pour ma part, j'y voyais un intérêt supplémentaire : porter témoignage de ce qu'est réelle-

ment cette tradition à l'encontre de la pseudo-monarchie giscardienne, puisque tous les analphabètes politiques de France et de Navarre ont accredité cette fable qu'il y aurait une «monarchie giscardienne». Je regrette donc vivement que, la Constitution ayant été réformée en 1976 pour être faussée, vous n'ayez pu, dans l'immense marchandage sans lequel aucun descendant qualifié de «marginaux» n'aurait pu être présents, bénéficier des appuis qui vous étaient dus, qui vous avaient été promis, et que vous auriez dû obtenir si certains mouvements politiques n'étaient tenus par des imbéciles et des sectaires. Ne regrettez rien, et laissez à Michel Debré, qui dans les années soixante avait dit qu'à une telle élection le comte de Paris ne ferait pas cinq cent mille voix, la gloire d'en avoir fait lui-même 478.207.

Il n'en reste pas moins que votre tâche, pour autant qu'on puisse demander indéfiniment à des gens jeunes et dynamiques de se vouer à une entreprise aussi désintéressée, demeure nécessaire et excellente. Grâce au général de Gaulle, grâce aux liens très particuliers qu'il a entretenus tout au long de son mandat avec le chef de la Maison de France et même si les choses n'ont pas été menées jusqu'au bout, les Français ont redécouvert que l'idée monarchiste se rattachait moins, comme on le leur avait fait croire depuis le stupide XIX^{ème} siècle, à la nostalgie d'une Restauration menacée par l'ultramontanisme, qu'à cette tradition capétienne qui incarne et vivifie la continuité politique de notre histoire, et dont parfois d'autres régimes de circonstance ont su respecter, voire assumer l'héritage. De ce renouvellement de la perspective traditionnelle, vous êtes les seuls, je crois, à avoir su tirer toutes les conséquences. Or c'est un débat fondamental pour qui veut comprendre quelle politique est aujourd'hui nécessaire à la France, et pour qui veut éclairer à quel point le régime giscardien s'apparente, à l'opposé de la vraie tradition capétienne de la France, aux erreurs ultramontaines des restaurations ratées du XIX^{ème} siècle. Cela, nous devons le dire et le rappeler tous les jours.

Je pourrais bien sûr vous dire que, dans d'autres domaines, je trouve que vous avez parfois un

goût excessif des idées à la mode et des semblants de débats qu'elles suscitent. Vous avez donné, tant à la Nouvelle Droite pour la pourfendre qu'à la Nouvelle Philosophie pour la flatter, une importance qu'à mon sens ni l'une ni l'autre ne méritait. Je ne pense pas que, ni d'une part ni de l'autre, des compilateurs puissent apparaître, même dans notre très moderne Byzance, comme les fondateurs de quelque école ou de quelque idéologie que ce soit, qui justifieraient de se mobiliser ou de s'exalter. La génération de Mai 1968 n'est malheureusement pas ce que vous avez cru qu'elle serait. On dirait qu'elle n'a brûlé son ardeur en un seul printemps que pour donner naissance à cette cohorte d'éternels vieux jeunes gens qui pontifient aux dépens de la

«votre volonté de vivre avec votre temps ...»

punctuation et de la syntaxe, à l'encontre desquelles ils semblent avoir épuisé toute leur volonté d'exister et de se rendre libres. Laissez-les à leurs phantasmes; ils ne peuvent même plus vieillir (ce glissement silencieux et lent vers l'inconnu), car ils n'ont pas d'âge. Mais je sais bien qu'à tout prendre, vos faiblesses pour eux ne sont que le signe de votre volonté de vivre avec votre temps et de savoir ce qui s'y passe en même temps que ce qui passe.

Je ne veux pas vous quitter sans vous raconter une histoire drôle. Savez-vous ce que c'est qu'un *Cavada-dry* ? Non ? Eh bien, un *Cavada-dry*, cela a le goût de l'information, mais cela n'est pas de l'information. C'est pour vous dire que je vous invite vivement à continuer d'exister, à maintenir dans notre univers abrupt et massmédiatisé la petite flamme de la véritable politique, sans laquelle l'aventure des hommes sur cette terre finira bien par ressembler à ce que nous en décrivait naguère le *Meilleur des Mondes*. Vale !

Philippe de SAINT ROBERT



Le royalisme a fait l'autre jour l'objet d'une enquête, en somme bienveillante qui pourtant nous contraint de poser des questions plus sérieuses. Le royalisme en France n'est pas une force politique; quand on s'imaginerait qu'il pourrait ou devrait en être une, il devient un objet de curiosité, matière de magazine. Les forces politiques, nous sommes en train de voir ce qu'elles font : des partis ou des ligues que l'argent, force apolitique, manie inégalement d'ailleurs en secret ou à ciel ouvert. Ces forces se surveillent, s'annulent, ou annulent la France. Il est honorable de vouloir les libérer de l'argent, ou de choisir celle qui semble la plus libre; mais ce n'est pas l'affaire du royalisme : la première de ces tâches est d'ailleurs l'affaire du roi, qui libérera le pays de la tyrannie de l'argent, et accessoirement les forces, sociales et politiques, qui alors ne seront plus des parties prétendant être tout.*

pierre boutang :

**«un royaliste
sait
que le roi
est une
réalité
effective,
une personne»**

En ce sens il n'y a pas de royalisme, car il ne se veut pas une force, et il n'est pas une opinion. Il y a le roi, et il y a des royalistes, qui ne sont pas fidèles au «royalisme», mais au roi. Et il n'y a pas beaucoup de royalistes, parce que

la fidélité est une valeur, pas une opinion, justement. Si j'écris cela pour votre journal, cher Bertrand Renouvin, c'est parce que je crois que vous êtes royaliste de cette manière-là, et que, si bonnes ou fines soient les intentions, tout est piège hors de cette décision première et d'existence. Cela peut sembler bizarre aux imbéciles, qu'ils se croient «légitimistes» ou n'importe quoi, mais c'est de Maurras que j'ai appris cela, il y a environ cinquante ans; divers malheurs ont pu amener Maurras à accentuer plus ou moins cette certitude première; ce qu'il y a de sûr, c'est que les prétendus «légitimistes» qui ne savent pas au juste qui est leur roi, se sont toujours «écrasés» à chacun de ses rappels du principe sans lequel la monarchie devient une abstraction parmi cent autres.

*La seule force des royalistes, c'est qu'il y a le roi, et que «le roi ne meurt pas»; la seule force des gaullistes, c'est qu'il y a eu De Gaulle; la faiblesse des républicains c'est qu'il n'y a jamais eu la république, mais des opinions républicaines et un parti républicain. La situation des royalistes est donc déterminée par ce savoir qu'il y a le roi. Qu'il règne comme il le faudrait, ou que notre malheur veuille qu'il ne règne pas, il y a le roi. Un homme d'affaires qui se croyait maurrassien, et qui a désastreusement élevé son fils, a écrit sur «la monarchie intérieure» et la seigneurie de soi-même**. Verbiage. Un royaliste sait que le roi est une réalité effective, une personne. J'ai appris cela, autour de 1938, à l'école normale, au cher Maurice Clavel, et d'abord à travers la sublime page de Michelet sur le roi malheureux, sur Charles VI, plus roi que jamais. Et le roi peut être à Bourges, en exil, ou partager notre misère dans l'abjecte république giscardienne, rien ne peut faire qu'il ne soit ce qu'il est : le roi !*

Vous en êtes assurés, Yvan, Gérard, Bertrand, et les autres de la N.A.R.; c'est pour cela, sans injustice pour tous ceux qui se croient royalistes, mais qui sont surtout des adhérents au système du royalisme, j'ai préféré, depuis qu'il existe, votre mode d'action à tout autre. Moi aussi, j'ai cru à quelques moments, être royaliste parce que nationaliste, parce qu'il y avait la France. Aujourd'hui je sais qu'il n'y a que le roi qui puisse être tout à fait ce qu'il est seulement parce qu'il y a la France. Et, dans un temps où

toutes sortes d'idées de la France déchirent ou déshonorent celle dont il y a idée, nous ne croyons pas, pour nous, et par humilité, à un nationalisme ni un patriotisme instinctif qui se passeraient de la personne du roi. Il y a des heures où nous ne serions pas tellement certains d'aimer, plus que toute autre réalité temporelle, notre patrie - s'il n'y avait le roi qui l'incarne, et sa vivante espérance.

Mais cette fidélité est une foi, une certitude du sentiment; on ne peut la jeter à la tête des autres : seulement leur témoigner qu'elle existe; que cette curieuse espèce, d'avant-hier et de demain, existe, qui ne met rien de temporel au dessus de la France, parce que, même en république, ces hommes-là ont appris généralement grâce à Maurras, à la voir et l'entendre dans le roi. Ils peuvent

«la seule force des royalistes, c'est que le roi ne meurt pas»

trouver cela intéressant, utile même, et songer à se transformer, selon leur propre loi, en fonction de cette survivance trop tenace pour ne pas être une espèce de prophétie.

En attendant l'issue, ces royalistes, qui me semblent être d'abord à la N.A.R., ne peuvent qu'être ce qu'ils sont : attentifs aux personnes, aux Français réels qui ne sont pas des «francistes», et soucieux de les aider à se libérer. Mais, par rapport aux «forces politiques» et aux gens qui y font sans le savoir parfois la guerre civile, ils seront, comme vous et moi, cher Renouvin, des dissidents : des gens, le mot l'indique qui siègent ailleurs, séparés de toute la machine à siéger. Mieux : des gens qui ne siègent pas du tout : en route.

Pierre BOUTANG

* Dans *Le Monde* du samedi de Pâques.

** E. Giscard d'Estaing : *La monarchie intérieure, essai sur la seigneurie de soi-même*, (Clermont-Ferrand, 1949).



Permettez-moi de vous féliciter, amis de la N.A.R., qui avez su maintenir en vie depuis dix ans votre belle aventure.

Je vous connais depuis peu, mais ne vous y trompez pas !- ce peu de temps, ces trois ans, signifient des siècles et des siècles (comme on disait) dans la perspective que j'adopte.

En effet, ce que j'ai su de vous en premier lieu, c'est la belle prétention qui vous anime d'être ici

luc de goustine :

«le mot doctrine a retrouvé pour vous son sens actif et riche»

et maintenant royalistes français. Voilà une chose qui semblerait tout à fait vaine, et même ridicule, peut-être, à un million de gens. Et je les comprends bien. Ces gens vivent l'esprit collé à l'événement, l'œil caparaonné sous la lentille des actualités, et ce qui n'entre pas dans le vocabulaire du journal, ce qui n'est pas traduit dans le pauvre latin des vieilles nouvelles, est inouï, inconnu, impossible. Et donc il faut en rire, montrer ses dents, aboyer en hoquetant comme font les chiens effrayés; et si vous approchez, c'est alors qu'ils dé-

sempèrent de constater que leur tapage ne vous dissipe pas comme une fumée, que votre nom (royaliste français, par exemple), tout en n'existant pas dans la composition de la quotidienne pâte en couleurs - même en tirant de l'une à l'autre chaîne - existe tout de même suffisamment pour menacer l'habitude qu'ils ont prise de se reposer sur les choses comme on dit qu'elles sont, tristes, pléthoriques, obscènes, interchangeables, ou bien hargneusement détestables, peu importe, mais familièrement conditionnées et emballées pour complaire. Alors que vous (royalistes français si longtemps inconnus, méconnus, oubliés) ne l'êtes pas. Alors ils mordent.

Mais si un million mordent, un million s'interressent, et c'est bien légitime, pour les mêmes raisons, inverses. Qu'il y ait au mitan de nous chose si neuve, alors que tout est vieux, déjà dit; qu'il y ait espérance si naïve, alors que tout se présente et se représente comme si calculé, si roué, si doublement et triplement cousu et fauxfilé. Qu'il y ait foi si jeune, alors que tout leur semble, à ce million de gens-là, foi mauvaise ou vieillie, foi rancie, faisandée, ou incertaine et naufragée.

Mais laissons ce million deci, puisqu'il n'en veut pas et qu'il a peur, et ce million delà, puisqu'il s'interresse et que par les voies du hasard et de la circonstance guidés, ils viendront, ils s'en viennent à vous comme il faut. Laissons-les pour parler de tous ceux qui ne vous connaissent pas (ou depuis peu, comme moi), et qui ont oublié ce que c'est, un royaliste, et qui même n'y croient guère, à la nécessité d'un ou de plusieurs militants-militantes qui se nommeraient ainsi (c'était, c'est toujours d'une certaine façon un peu mon cas, je vous le confesse), mais qui, depuis toujours, ou plutôt comme j'ai dit, depuis des siècles, du fond de la France, et de leur cœur, attendent et désirent le Royaume.

C'est là que se dessine la perspective longue, la haute et profonde perspective où je me place quand je vous regarde. Et c'est dans cette optique que je vous apprécie, que je vous pèse (pas seulement vous, d'ailleurs, mais vous en particulier gens de la N.A.R.) et ma balance oscille en forme de question : d'un côté votre action (royaliste et nouvelle), de l'autre le Royaume, au centre le couteau infiniment acéré qui retient d'un côté ou de l'autre la désastreuse chute du fléau et le maintien en son vol plané comme éternel. En-

tre votre Action et le Royaume, je demande : Y a-t-il un rapport de Justice ?

Je dis oui. Il y a. Si je me trompe, si vous n'êtes pas justes, si vous ne jouez pas avec justesse la note essentielle du Royaume, alors pourquoi vous le cacher ? -le risque est grand que le couteau, le fil du couteau, s'abatte encore une fois sur moi, sur vous, et, dans le cœur du Royaume, encore une fois sur le Roi.

Mais je veux croire que dans la perspective du Royaume votre ac-

«le Royaume et le Roi ne sont pas de la terre»

tion à vous (royalistes) est juste. Je veux qu'elle soit juste à deux traits que je retiens d'elle, et de Lui.

Premièrement, je n'ai pas ouï dire que vous ayez jamais ensemble, au nom de la nouveauté tant désiré (et peut-être réelle) de votre action, renié quoi que ce soit du vieux, de l'éternel principe qui la fonde. Même encombrant de fait, de droit, même disgracié, impuisant ou ingrat à vos yeux, vous vous êtes pliés à lui. Parfois sans mot dire, certes, sans exulter par louanges et cantiques, certes, en maugréant un peu, certes, mais vous avez pliés vos personnes et vos actes dans l'obéissance à l'essentiel principe qui fait que «par en haut» et quoi que vous finissiez, le Royaume et le Roi ne sont pas de la terre, mais d'ailleurs. N'avez-vous pas cru en Dieu toujours, c'est bien possible, mais n'avez pas exclu, n'avez pas rogné, n'avez pas renié que, souche du pouvoir, le jaillissement du Droit est de sublime essence et donné quand le veut le ciel. Ce qu'ignorent les violeurs d'histoire, c'est votre secret, qui vous fait réalistes jusqu'à l'extrême limite du réel comprise -ou plutôt, admise quoi qu'il en coûte et respectée. Premier trait.

Secondement, je n'ai jamais vu -et c'est là vraiment un trait neuf de l'action que vous avez entreprise en ce pays- que vous fissiez obstacle entre les hommes, que vous discriminiez ou disqualifiez, usant d'une douceur d'approche,

parfois, et d'une attention, d'une compréhension ouverte et sans crainte qui laisse deviner que le mot doctrine a retrouvé pour vous son sens actif et riche de science en gestation et de sagesse en aventure. Que de la même façon mes solidarités naturelles et concrètes sont à vivre comme elles sont et non point par tactique ou stratégie, comme moyens. Là où l'on souffre, là où l'on manque, là où nous tous, peuple, sommes livrés, trahis, perdus, rien ne vous empêche d'être, même si les loups aussi y rodent. Eh bien, si peu nombreux pourtant, vous y allez, vous y êtes. Vous y serez de plus en plus, si vous m'en croyez, car on vous marchande les tribunes hautes et vous n'avez que faire d'insister pour y monter alors qu'il y a à servir, tout en bas de la table, tant d'affamés. C'est le second trait.

L'un est de foi, l'autre de charité. Il faudra s'y tenir si l'on veut maintenant garder le rapport au Royaume, et que la France l'engendre à nouveau, s'il plaît à Dieu.

Avec ça, l'espérance tantôt vous manquerait ? Je n'en crois rien.

Luc de GOUSTINE



Je n'aime pas beaucoup les commémorations - ni d'ailleurs les bilans. Les anniversaires m'affligent et les tricentenaires m'ennuient. Tout ça, c'est la République. Mai 68 qui eût aussi un côté conformiste trop peu souligné, crut pouvoir dire au général de

Gaule : «10 ans, c'est assez!». La question n'était évidemment pas là. Il suffit de quelques heures pour anéantir des dispositions millénaires, et en 68 justement, Maurras aurait eu cent ans : cent ans, c'est assez. Dans six ans, si les petits cochons ne nous ont pas mangés d'ici là, nous fêterons le millénaire Capétien, et l'année suivante le onzième centenaire de l'accession au trône du premier roi Robertien, Eudes, comte de Paris. J'ai reçu l'autre jour, sans doute comme auteur d'un ouvrage sur Reims, une lettre m'invitant à me préoccuper déjà du mille cinq centième anniversaire du baptême de Clovis qui aura lieu, bien qu'on ne connaisse pas la date exacte de cet événement majeur, en 1996. Entre temps, le bi-cente-

henry montaigu :

«les royalistes sont porteurs d'une espérance et d'une certitude»

naire de la Révolution de 1789 ne peut manquer lui aussi de faire couler beaucoup d'encre. Je passe sur tout ce qu'en ces dix dernières années nous avons vu passer de festivités toutes plus lugubres les unes que les autres : cent ans de République, deux cents ans de Napoléon, trois cents ans de Comédie-Française, etc.

Il serait triste qu'au bout de dix ans, cédant à la coutume, la NAR en vienne à inaugurer les chrysanthèmes et prélude par quelques discours académiques à sa propre installation dans le système, tout en continuant à le dénoncer, en mode de moins en moins vif et agressif, perdant de vue la vocation fondamentale du royalisme qui est perpétuelle dissonance.

Ce serait trop triste. Foin des éloges donc -ou des blâmes artistement déposés au milieu des fleurs. Rien certes ne m'empêche, en cette occasion, de dire que sur certains points de doctrine (ou d'absence de doctrine) j'ai la douleur de me trouver en désaccord

avec la NAR. Mais sais-je seulement si ce désaccord n'est pas partagé ? Qu'importe ! L'être à plus de valeur que la doctrine, et ce qui unit plus de force que ce qui divise. L'amitié donc, au bout du compte, toujours et partout, est infiniment plus constructive que la critique.

Dix ans, c'est assez de précautions oratoires. Et puisqu'il est impossible de chouanner la conjoncture autrement que par le refus de laisser giscardiser les âmes -voilà que seul importe le présent. Nous ne dirons même pas «non mais» à ce malheureux homme qui s'est laissé désinvestir de la France au point de n'en plus pouvoir parler la langue, et dont le ramage ressemble de plus en plus à son plumage, nous lui dirons Non tout court. Non, parce que la contre-façon de l'Ancien Régime est à son comble - et que la Monarchie ne peut pas succéder à sa parodie. Déquillons d'abord, après, on verra.

Le candidat royaliste n'a pas pu franchir la barre des cinq cents signatures. Croyez-vous que ce soit une défaite pour la Monarchie ? Non. C'est une défaite pour la démocratie (au bon et au mauvais sens du terme), une de ses plus terribles défaites - et le prodrome enfin de quelque chose d'autre. Tout est donc bien ainsi. Plus que jamais le royalisme sera présent dans le combat, justement parce qu'on a voulu l'ôter du débat. Et plus le débat sera faussé, plus il sera présent, ce royalisme qui représente la part imprenable de la personne France, celle qui ne cède pas au chantage du «bon choix», parce que son histoire vive est toute tissée de *mauvais choix nécessaires* auxquels le demi-lot-cataire de l'Elysée ne comprendra jamais rien.

Où qu'ils se trouvent, où qu'ils agissent, les royalistes sont les porteurs d'une espérance et d'une certitude. Ils sont appelés à préparer quelque chose de moins banal que le changement de régime, et qui sera, ce quelque chose, tout à la fois réconciliation et accomplissement.

Courage donc mes petits frères, et tenez ferme. La giscardie n'est qu'une illusion passagère car elle est un espace de mort. Continuez à lui opposer un espace de vie, et vous verrez -mais de grâce ! ne comptez plus vos anniversaires, car cela vous ferait vieillir avant l'âge- et vous êtes la jeunesse de la France, son éternel printemps, son seul véritable combat.

Henry MONTAIGU



olivier
germain - thomas :

«la rencontre de l'amitié»

La N.A.R. est, à ma connaissance, le seul groupe politique où l'on puisse aborder l'essentiel, ce qui est à l'origine de la politique et qui donc la domine invisiblement, à savoir : les questions spirituelles.

Essayez au P.C., au P.S., au R.P.R., ou au P.R. de soulever le

voile de ce qui est au-delà des chiffres, des calculs, des combinaisons ou des compromis, et vous n'aurez pour toute réponse qu'un regard vide et impatient de passer aux choses sérieuses.

J'aime cette ouverture de la N.A.R., sa capacité de ne rien rejeter a-priori; j'aime aussi ses contradictions car elles sont fécondes.

Je l'ai dit souvent : je crois que nos institutions (une sorte de monarchie élective, chers amis ...) correspondent aux besoins de la France. Même lorsque les élus ne nous conviennent pas (et c'est mon cas), les institutions permettent à la France de tenir cahin-caha dans le respect d'une certaine légitimité.

C'est là où nous nous séparons et je vous soupçonne d'être un peu dogmatiques pour ne penser qu'à la forme ancienne de la légitimité, qui ne prenait son véritable sens que lié à un Principe transcendantal. Le roi ne peut être que le représentant de Dieu sur terre. J'ai presque envie de dire : il faudra en reparler dans un siècle.

Mais votre existence m'a offert plus que la satisfaction de pouvoir aborder l'essentiel, elle m'a aussi permis de rencontrer l'amitié.

Olivier GERMAIN-THOMAS



BULLETIN-RÉPONSE A RETOURNER A ROYALISTE

Nom : Prénom :

Adresse :

commande le N° 11 des Cahiers royalistes (13 F)
s'abonne aux Cahiers royalistes pour 4 numéros
(normal 35 F, soutien 50 F)
s'abonne à Royaliste-Université pour 4 numéros
(normal 10 F, soutien 30 F)
commande le numéro 8 du Lys Rouge (8 F franco)

règlement à l'ordre de Royaliste, CCP 18 104 06 N Paris.

elephant-man

« Je ne suis pas un éléphant ! Je suis un être humain ! » est le cri qui pourrait le mieux résumer ce chef-d'œuvre où le monstre n'est sûrement pas là où on l'attend ...

En effet, outre la performance cinématographique, il y a le message, terrible et justifié : l'homme de la rue est le véritable monstre. Celui qui hait, qui frappe et qui méprise, convaincu de sa supériorité, celui qui nous montre le spectacle dégradant de sa débauche et de son racisme. John Merrick, l'homme-éléphant, qui effraie un peu au début, se sublime et devient beau à travers les sentiments qu'il éprouve. Hypersensible à la profonde amitié que lui témoignent certains, il subit sans broncher les humiliations que lui infligent les autres. On pourrait se poser la question de savoir si nous-mêmes, dans notre entourage, n'avons pas quelque part un elephant-man que nous poursuivons de notre terrible complexe de supériorité...

Lorsque l'homme - éléphant, bâtisseur de cathédrale en papier, se met à pleurer devant ses quelques bienfaiteurs qui lui prouvent qu'ils l'aiment, pouvons-nous nous empêcher de songer au sentiment que ressentirait un déshérité à qui l'on tendrait tout simplement la main ? Il est impossible de rester insensible devant le contraste insolent entre la difformité de cet homme et la noblesse de ses sentiments. Quelle leçon pour ceux qui se disent normaux ! Ce message d'amour et de fraternité ne peut que gêner les insensibles et faire prendre conscience aux autres que l'amour existe, qu'il n'est pas d'être humain au monde

qui ne recèle des trésors cachés au plus profond de lui-même, si tant est qu'on lui laisse une chance de les extérioriser.



Marquons au passage une image plus que troublante : l'allure de l'homme - éléphant, masqué d'une cagoule et revêtu d'un drap d'étoffe grossière pour cacher son infortune, et les membres du Ku-Klux-Klan, eux-mêmes masqués d'une cagoule et drapés de blanc. Devinez : sous quel masque se cache le véritable monstre ?

Dominique LELYS

demande de documentation

Si ce numéro vous a intéressé, si vous désirez avoir plus de renseignements sur nos idées, nos activités, les livres et brochures que nous avons publiés, remplissez le bulletin ci-dessous **sans engagement de votre part**.

Nom : Prénom :
Année de naissance : Profession :
Adresse :

désire recevoir, **sans engagement de ma part** une documentation sur le mouvement royaliste.

Bulletin à retourner :

ROYALISTE, 17, rue des Petits-Champs, 75001 PARIS

le chevalier, la femme et le prêtre

A l'aube de notre millénaire, émerge, des débris de la société carolingienne, la féodalité et avec elle une nouvelle conception du mariage qui perdurera jusqu'à nos jours. Georges Duby, spécialiste du Moyen Age retrace (1) les conflits qu'occasionna entre prêtres et guerriers la mise en place de ces nouvelles pratiques matrimoniales.

L'histoire de la féodalité n'est autre que celle des principales lignées. C'est une famille que les barons placèrent à leur tête en la personne d'Hugues Capet et qui par héritages et mariages plus que par conquêtes agrandirent leur domaine et firent la France. Aussi le mariage comme moyen d'alliance et d'implantation apparaît-il comme la clé de voûte de l'édifice social et explique l'âpre enjeu dont il fut l'objet. Au XI^{ème} siècle deux conceptions s'affrontent,



l'une guerrière ne considère le mariage que sous l'angle social et légitime le concubinage et la répudiation; l'autre religieuse de tendance ascétique ne tolère le mariage que comme remède à la concupiscence. La prééminence du spirituel sur le temporel va s'affirmer petit à petit sous l'impulsion du pape réformateur Urbain II. Dans le clergé la simonie et le mariage des prêtres sont vigoureusement combattus tandis que s'élabore avec des prélats comme Yves de Chartres et Bouchard de Worms les premiers re-

cueils doctrinaux et normatifs sur le mariage. L'Eglise pour la première fois voit le mariage par rapport à l'individu et considère en lui non l'institution sociale mais l'union sacrée de deux êtres pour leur épanouissement personnel et leur salut terrestre. Cette conception a pour corollaire la soumission des laïcs à l'autorité de l'Eglise. Ils doivent accepter que l'Eglise contrôle leurs mœurs et particulièrement leurs mœurs sexuelles. Cela n'ira pas sans heurts. Le roi de France Philippe 1^{er} est excommunié en 1094 pour avoir répudié et enfermé son épouse au château de Montreuil-sur-Mer et s'être emparé de la femme du comte d'Anjou. Cette condamnation s'insère dans l'offensive de la Curie romaine pour achever la réforme. Elle engendrera un conflit qui aboutira après douze années de lutte par la soumission du roi, pieds nus et en costume de pénitent devant l'assemblée des évêques de France. Et les femmes ? L'absence de documents (que Duby déplore) est significative. Enlevées, répudiées, monnayées, elles n'ont pas la parole. Prêtres et guerriers s'accordent dans leur méfiance et leur mépris pour la femme réputée périlleuse et fragile toujours prête à s'abandonner dans la débauche. Aussi finiront-ils par accepter le mariage malgré leurs divergences moins pour des raisons religieuses que comme instrument de contrôle social.

Hubert BOCQUILLON

(1) Georges Duby - **Le Chevalier, la femme et le prêtre** - Hachette. franco : 68 F.

Robert II, le pieux. Le Pape l'excommunia pour lui imposer un mariage conforme aux lois des prêtres.

ACTION ROYALISTE

● REGION PARISIENNE

Dimanche 10 mai, de 17 h à 24 h dans les locaux du journal, rencontre amicale autour d'un pot avec nos lecteurs et sympathisants. Au cours de cette soirée, Bertrand Renouvin signera son dernier livre «la révolution tranquille». Une télévision permettra de suivre les résultats du 2ème tour des élections présidentielles au fur et à mesure de leur dépouillement.

● VIENNENT DE PARAÎTRE

Le Numéro 11 de «Royaliste-Cahiers-Trimestriels» consacré à des critiques nouvelles de l'économie politique. Ce numéro contient également l'intervention d'Olivier Germain-Tomas aux Journées Royalistes 1980.

(Prix du numéro franco 13 F)

Le Numéro 8 du «Lys Rouge» qui contient une étude sur la Sécurité Sociale et des propositions pour une nouvelle politique du logement.

(Prix du numéro franco 8 F)

Vous trouverez un bon de commande pour ces deux publications en page 8.

● MERCREDIS DE LA NAR

Tous les mercredis, conférence-débat à 20 h dans les locaux du journal, 17, rue des Petits-Champs, (4ème étage).

Mercredi 6 mai. Notre invité sera **Pierre BOUTANG** qui nous parlera de son livre sur Giscard «**Précis de foutriquet**» et nous dira surtout pourquoi «il faut qu'il parte !»

Mercredi 13 mai. Conférence-débat «**les radios libres contre le monopole**» avec la participation d'un animateur de radio-libre (sous réserve).

Mercredi 20 mai. Notre invité sera **Claude BRUAIRE**, professeur à Paris IV, le thème de sa conférence sera «**Morale et politique**».

Après la réunion, un repas froid est servi pour ceux qui le désirent (participation aux frais du buffet : 10 F).

● TOULOUSE

Nos lecteurs lycéens ou étudiants de la région de Toulouse, désireux de participer aux actions de propagande, sont invités à prendre contact en écrivant au journal.

Quand la monarchie a un visage...

des royalistes aujourd'hui :
qui sont-ils ?

6 francs

Prix : 6 F - CCP Royaliste 18 104 06 N Paris.

(Publicité)

LETTRE OUVERTE AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Parce que l'homme public doit rendre des comptes publics à la moralité publique, nous vous interpellons publiquement. En effet, rares sont les journalistes qui osent vous poser des questions sur vos relations personnelles avec Bokassa, sur les diamants qu'il vous a remis en cadeau lorsque vous étiez ministre des finances et sur l'usage que vous avez fait de ces cadeaux. Ces questions, les voici :

1. PLUS DE SEPT ANS ENTRE LE PREMIER DIAMANT ET LE PREMIER CHÈQUE. Pourquoi avoir :

a) Attendu si longtemps pour faire une mise au point ?

b) Soutenu, contre toute vérité et toute évidence, qu'on ne vous avait jamais posé de questions à ce sujet ?

c) Attendu le début de l'année 1981 pour expédier un chèque — d'ailleurs dérisoire — à la Croix-Rouge centrafricaine ?

2. UNE CONCESSION DE CHASSE A ÉTÉ OCTROYÉE AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE PAR L'EMPIRE CENTRAFRICAÎN. Quels sont :

a) Sa superficie ?

b) Son coût de maintenance, et qui payait ?

c) Le nombre de voyages de chasse de Valéry Giscard d'Estaing en Afrique ?

d) Le coût de ces voyages et qui payait ?

e) Le nombre de bêtes abattues. Lesquelles ? Les taxes d'abattage ont-elles été payées ? Où est l'ivoire ?

3. QUE SONT DEVENUES LES ARCHIVES DE BERENGO ? OU SONT-ELLES ? OU LES CONSULTER ?

Comité d'information et de vérité sur le septennat

Philippe de Saint-Robert, Jean David, Dominique Jamet, Pierre Boutang, Roger Delpey, Bernard Thomas, Pierre Bourgeade, Jean Bothorel, Éric Orsenna, Jean-Paul Aron, Emmanuel Maffre-Baugé, Jean Bourdier, Roger Garaudy, Bertrand Renouvin et Jean-Edern Hallier.

Adressez vos signatures et dans o Olivier Poivre d'Arvor, Editions Jean-Edern Hallier, 22, rue Huyghens, 75014 Paris.

Jeudi 30 avril 1981 *Le Monde*

bulletin d'abonnement

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (30 F), 6 mois (55 F), un an (95 F), de soutien (200 F) *

(*) Encadrez la formule de votre choix

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Date de naissance :

ROYALISTE, 17, rue des Petits-Champs 75001 PARIS - C.C.P. ROYALISTE 18 104 06 N Paris

battre giscard

Le combat que nous menons depuis sept ans doit trouver, le 10 mai, son aboutissement. Nous le disons sans haine, avec la tranquille certitude qui naît d'une analyse approfondie : il faut que Giscard parte, son pouvoir n'a que trop duré, sa politique, ou ce qui en tient lieu, doit être condamnée.

Il ne s'agit pas d'un règlement de comptes : s'il faut battre Giscard, c'est par souci de la justice, aujourd'hui abolie par le chômage massif et l'inflation non maîtrisée. S'il faut qu'il parte, c'est parce que la société qu'il gère si mal est celle de l'inégalité : insolence des privilégiés, mépris des pauvres, racisme sournois, voilà ce que nous ne pouvons accepter.

Il ne s'agit pas de manifester une opposition systématique au pouvoir établi : s'il faut battre Giscard, c'est parce qu'il a installé méthodiquement la dictature d'un clan et parce qu'il a voulu que la société tout entière soit soumise à la tyrannie de l'argent.

Il ne s'agit pas, en dénonçant le « libéralisme avancé », de détruire la liberté, comme Giscard voudrait nous le faire croire. Bien au contraire, c'est la logique du capitalisme libéral qui détruit la liberté d'entreprendre par les concentrations qu'elle opère, et par la domination des groupes financiers qu'elle institue. C'est la centralisation étatique que ce « libéralisme » perpétue par son refus des autonomies régionales. Et c'est la contrainte étatique qu'il renforce par la main mise du pouvoir sur l'information, par les atteintes répétées à la liberté d'expression et de décision.

L'ESPRIT DE GUERRE CIVILE

Il ne s'agit pas, en contestant Giscard, de s'attaquer à la France comme nous l'a répété pendant des semaines cet homme saisi par la mégalomanie. Sa politique étrangère, sans projet véritable, n'a jamais été autre chose que l'expression d'une double allégeance : car il y a tout de même une différence entre la défense de la paix et l'abaissement devant les impérialismes.

Et ce n'est pas calomnier un homme d'Etat que de lui poser des questions sur le montant de sa fortune, sur les cadeaux qu'il a reçus, sur les profits boursiers



par
bertrand
renouvin

qu'il a pu réaliser, sur ses liens avec les groupes financiers. Il n'est pas possible de réélire un homme qui laisse planer tant de doutes sur son honnêteté.

Décidément, Giscard ne peut répondre ni à notre exigence de liberté, ni à notre souci de justice. Il ne peut, non plus être considéré comme le garant de l'unité entre les Français. Faux arbitre pendant sept ans, menant des batailles acharnées contre Chirac et contre la gauche, il vient encore de montrer sa véritable nature : celle d'un chef de clan, ou de gang, qui n'a d'autre politique que celle de la guerre civile.

C'est bien l'esprit de guerre civile qu'il recrée en dénonçant haineusement, comme ennemis ou comme otages, ceux qui représentent une moitié, ou plus, du peuple français. C'est bien l'esprit de guerre civile qui l'anime lorsqu'il place son combat sous la bannière dérisoire de l'anti-marxisme et de l'anti-collectivisme. Comme si le Parti communiste, si durement étrillé le 16 avril, pouvait dicter sa loi à un parti socialiste en plein essor. Comme s'il n'existait pas un collectivisme giscardien et capitaliste, sans commune mesure avec les nationalisations envisagées.

NOTRE CHOIX

Nous subissons depuis sept ans le règne de l'imposture. Il faut y mettre fin. Nous accumulons depuis sept ans les erreurs et les échecs. Il faut une autre politique. Nous vivons depuis sept ans dans

une société anesthésiée, et désespérée. Rien ne doit être négligé pour que renaisse en elle l'ardeur et l'espoir. C'est pourquoi il nous sera impossible de nous abstenir le 10 mai. Notre choix est fait, que nous voulons dire clairement.

Oh ! bien sûr, il ne peut être question d'une adhésion totale au programme de la gauche, d'un ralliement aveugle à celui qui en est le représentant. Royalistes, nous ne pouvons épouser aucune querelle partisane, parce que nous pensons que la question politique sera insoluble tant qu'un parti, même bien intentionné, prétendra la résoudre à lui seul. Répétons-le encore : nul ne peut être à la fois juge et partie prenante dans les conflits entre les classes et entre les intérêts; nul ne peut incarner un parti et garantir en même temps l'unité entre les Français.

Au rappel de ce principe, qui commande notre attitude politique, s'ajoutent les questions que nous nous posons sur le programme socialiste, et nos doutes sur sa réalisation. L'esprit de parti n'empêchera-t-il pas la reconquête de la liberté d'expression ? Une tradition désuète ne mettra-t-elle pas en cause la liberté de l'enseignement ? Le vieil atlantisme ne compromettra-t-il pas la lutte pour l'indépendance nationale ? La décentralisation et l'autogestion nécessaires ne sont-elles pas en contradiction avec l'existence d'un parti centralisé ? Les indispensables nationalisations ne se traduiront-elles pas par un étatsisme renforcé ? Les socialistes auront-ils le courage de décider la protection des secteurs économiques en péril ?

Tout reste possible : la gestion médiocre, comme les réformes positives. Une seule chose est sûre : Giscard fait la pire des politiques, qui nous détruira si nous n'y mettons fin. En revanche, François Mitterrand représente le moindre mal et la possibilité d'un bien. Royalistes et citoyens, nous aimerions bien peu et bien mal notre pays si nous lui interdisions, par notre abstention, ce possible. C'est pourquoi, le 10 mai, nous apporterons nos suffrages à François Mitterrand. A lui, ensuite, de ne pas décevoir l'espérance qu'il incarne aujourd'hui.

Bertrand RENOUVIN